Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.
Pour Paris :
Trois mois. . . . . 1 fr. 25
Six mois. 2 50
Un an . . . . 5 »
On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :
Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »
On s'abonne, pour l'Étranger, chez FRANCK, successeur de BROCKHAUS, à Paris et à Leipzig.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.
N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie FRANCK, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 3. — 10 Juin 1849.



Des embarras de la Russie.

Le cabinet de Pétersbourg est sur le point de voir tous ses projets confondus. Son intervention en Autriche l'a perdu dans l'esprit des Russes de toutes les opinions. Les Russes sont Slaves de cœur, tous leurs préjugés nationaux sont dirigés contre l'Allemagne, et c'est précisément en faveur de ces *niemtsi*, oppresseurs du slavisme, qu'on les force d'aller verser leur sang. Non, un tsar qui leur donne de pareils ordres n'est pas Russe; c'est un étranger, un Allemand, un ennemi. Voilà ce que dit le peuple en Russie. S'appuyant sur ces dispositions des masses, la noblesse libérale travaille plus ardemment que jamais à propager la révolution. Des complots prétendus communistes éclosent sous chaque pas que fait le tsar. Partout les sociétés secrètes aiguisent leurs poignards vengeurs. Les personnages les plus haut placés y prennent part, et les officiers même de la garde impériale sont initiés et sympathiques aux plans des révolutionnaires. Aussi les arrestations et les assassinats juridiques s'opèrent-ils sur une vaste échelle. Le terrorisme tsarien redouble de rigueurs. Ces mesures sont appliquées même au delà des frontières par la police des princes alliés de Nicolas, comme le prouve l'exécution militaire à Dresde du célèbre réfugié Bakounine. La démocratie russe commence donc à avoir, elle aussi, ses martyrs. Les fils des oppresseurs commencent à s'enthousiasmer et à mourir pour la cause des opprimés.

Le cri polonais *ieszcze Polska nie zginela* sort à chaque instant de la bouche des soldats russes. Ceux d'entre eux qui sont en Autriche se plaisent à insulter en toute rencontre les Autrichiens de langue allemande. L'antipathie entre ces derniers et les Russes va croissant. Des rixes continuelles ont lieu entre les officiers des deux nations. C'est à tel point que le tsar a dû retirer au prince Paskievitch le commandement en chef des deux armées réunies, dans la crainte que les généraux autrichiens ne lui refusassent obéissance. Prétextant toutes ces entraves opposées à leur bonne volonté, les corps d'invasion russes s'établissent et se fortifient dans toutes les villes de l'Autriche où ils pénètrent, comme dans autant de villes conquises. A Cracovie, il n'existe plus d'autre autorité que les autorités russes. En Galicie et en Moravie, le gouvernement autrichien perd chaque jour quelques unes de ses prérogatives, dont les agents moscovites s'emparent. A voir l'inaction de ses 200,000 soldats prétendus auxiliaires, on pourrait croire que la Russie, en face du démembrement inévitable de l'Autriche, n'a d'autre but que de venir prendre elle-même sa part du butin.

D'un autre côté, l'armée slavo-hongroise, grâce aux renforts qui lui affluent de tous côtés, s'élève à un chiffre qui paraîtrait fabuleux, si l'on ne connaissait l'enthousiasme des peuples qui, des provinces de Pologne, de Transylvanie, de Valachie, de la voïevodie serbe et de la Croatie, lui envoient spontanément leur jeunesse. Partout les prêtres eux-mêmes, dans le costume de l'autel, parcourent les campagnes pour pousser à la lutte tous les bras restés valides. Aussi la cause hongro-slave compte-

t-elle aujourd'hui un effectif de 400,000 hommes armés. Avec une force aussi supérieure, les généraux hongro-polonais seraient en état de prendre une audacieuse offensive; mais ils sentent que le temps est leur meilleur allié. Aussi prudents qu'intrépides, ils persistent dans leur système des camps volants, de la petite guerre et des escarmouches de montagnes avec les masses de troupes austro-russes, mal vêtues, mal nourries, et que les maladies vont décimer encore mieux que le canon. Ainsi, traînée en longueur, la guerre menace de durer des années. La Russie a bien pu masser ses forces en Moravie, en Galicie, en Valachie; mais elle n'a pu encore pénétrer ni en Hongrie, ni en Transylvanie. Les Karpathes du Nord et de l'Orient, où l'on ne peut pénétrer que par petits corps, demeurent pour elle hermétiquement fermés. Cependant l'armée russe, comptant en finir promptement par quelque bataille décisive, avait amené avec elle ses subsistances pour quinze jours. Ce terme expiré, elle devait, en outre, d'après la convention entre les deux empereurs, payer toutes ses dépenses en argent russe. Mais depuis que les chefs slavo-hongrois prétendent détruire leurs ennemis à l'aide d'un habile système de temporisation, la Russie ne sait plus comment elle pourra continuer indéfiniment de solder, loin de ses frontières, une armée aussi nombreuse. Ses négociations avec les Rothschild pour un emprunt de 50 millions de roubles d'argent témoignent assez de ses embarras. Aussi a-t-elle mis subitement l'entretien de son armée au compte du trésor autrichien. Ce coup inattendu a jeté la consternation chez tous les financiers du parti conservateur. Le cabinet d'Ollmutz a dû recourir à une mesure extrême. Il a émis du papier-monnaie avec cours forcé pour plus de 100 millions de francs, dans le but de payer ses trop chers alliés moscovites. En présence de cette banqueroute déguisée, dont de promptes et éclatantes victoires pourraient seules arrêter les terribles suites, les finances de la Hongrie gagnent chaque jour en solidité. Les troupes insurrectionnelles, bien vêtues et largement payées, contrastent par leur bonne mine avec la maigreur et l'aspect maladif des soldats autrichiens et russes, qui, dans leurs camps, manquent souvent du nécessaire.

En résumé, l'Autriche, devant l'intervention russe, a tout l'air de ces morts de la légende slave à qui des vampires nocturnes viennent sucer dans le tombeau ce qui leur reste de sang. Si l'on juge des actions de Nicolas par les apparences, on est vraiment tenté de croire que le plus grand ennemi de l'Autriche n'est pas Kossuth. Ce qui peut justifier une si étrange conduite de la part du *grand empereur*, c'est qu'il tremble de ressembler bientôt lui-même à son petit cousin d'Ollmutz. Il tremble d'avoir à soutenir bientôt au dedans de son empire une horrible guerre civile, et au dehors une guerre d'intervention européenne, odieuse à tous ses sujets. Le dégoût que cette intervention leur inspire, les soldats russes l'expriment assez clairement par leurs désertions du côté de ce qu'ils appellent la *grande armée*, c'est-à-dire l'armée hongro-polonaise. On conçoit que devant ces dispositions morales de ses troupes le grand restaurateur de l'ordre européen sente sa marche vers Paris singulièrement entravée. Aussi négocie-t-il avec Kossuth pour l'amener à des concessions; aussi prodigue-t-il aux Polonais à Varsovie les flatteries les plus fines. Plutôt que de galvaniser sans fruit ce cadavre d'empire des Habsbourgs, il préférerait cent fois rétablir la Pologne et la Hongrie, s'il pouvait espérer de s'en faire des alliées et des complices de son système et de sa dynastie. Mais son but et celui de ses royaux adjudants de Vienne et de Berlin sont désormais clairs à tous les yeux : voilà le secret de ses tergiversations, de ses rappels de troupes, de ses contre-ordres, de ses actes contradictoires en Autriche. Pour rejeter l'Europe dans l'illusion, il ferait volontiers les plus larges concessions au parti libéral. Espérons que ces concessions hypocrites arriveront *trop tard* pour rencontrer croyance chez les peuples.

La France et les insurrections nationales.

Pendant que les Hongrois avec leurs alliés Polonais et Slaves font des efforts surhumains pour écarter de l'Europe l'invasion russe, et pour protéger l'avénement régulier d'un système meilleur pour les peuples, que fait la France, cette ancienne avant-garde du progrès et de la révolution? La France emploie toute son énergie à retenir le char révolutionnaire et à ajourner l'heure de l'émancipation européenne. Vainement tous les opprimés l'appellent; elle ne répond à leurs prières qu'en se liguant contre eux avec leurs oppresseurs. Heureusement la nation et le gouvernement français sont aujourd'hui plus que jamais deux forces distinctes. Contre l'intervention russe en Autriche et en Allemagne, le peuple français n'a qu'un cri d'indignation. Parmi les nombreuses protestations portées à la tribune législative contre les ministres qui vendent si honteusement à la coalition austro-russe l'honneur et l'avenir de la France, nous citons au hasard quelques paroles, qui résument toutes les autres et qui caractérisent avec une triste justesse le système de nos gouvernants : « Ainsi, s'écriait il y a quelques jours le représentant Sarrans, quand la Hongrie se lève et qu'elle arme 300,000 hommes pour la plus noble des causes, c'est l'anarchie! Quand Rome veut se laver des souillures du despotisme, c'est l'anarchie! Quand Venise excite notre admiration par sa défense héroïque, c'est l'anarchie! Si la Pologne veut être libre, c'est l'anarchie! Quand la diète de Francfort veut fonder l'unité allemande, c'est l'anarchie! Ainsi la moitié de l'Europe est en proie à l'anarchie... et pour la sauver, la civilisation russe vient offrir ses baïonnettes! Cette thèse est-elle soutenable? Pouvez-vous vous y associer? »

Sans doute la France ne s'y associe pas; mais il n'en est pas moins vrai qu'une coupable apathie, une lassitude profonde glace en elle les nobles sentiments. Préoccupée

d'elle seule, les questions de nationalité étrangère sont comme non existantes à ses yeux. Et cependant les peuples, toujours fascinés par leurs souvenirs et par l'idéal qu'ils se sont fait de la France, s'obstinent à attendre d'elle leur salut. Ils ne peuvent encore oublier le décret de notre Assemblée nationale, qui, il y a quelques mois, prescrivait comme ligne de conduite à tous les pouvoirs de l'État *le pacte fraternel avec l'Allemagne démocratique, l'affranchissement de l'Italie et le rétablissement de la Pologne.* Les peuples, en lutte contre la Sainte-Alliance, ne sauraient croire que nous ayons si vite oublié ces trois grands points, officiellement proclamés, de notre politique nationale vis-à-vis de l'Europe.

Les Slaves surtout conservent leur foi dans la France avec un véritable acharnement. Malgré tous les dédains dont elle les abreuve depuis près de deux ans, elle est toujours pour eux la mère de la liberté. Partout où les patriotes polonais s'enrôlent pour participer à une insurrection nationale, ils mettent à leurs services la condition qu'en aucun cas ils ne tireront l'épée contre la France. Il n'y a pas jusqu'aux Croates qui ne professent le même symbole. Dans une adresse envoyée par eux *au peuple français*, et qu'un seul journal quotidien, *la Démocratie pacifique* du 11 mai, a pris la peine d'insérer, sur notre demande, les patriotes croates écrivent : « Frères français, nous partageons en tout vos idées et votre esprit... Nous déclarons, comme vous, la guerre faite par l'Autriche en Hongrie et en Italie une guerre infâme... C'est à vous, frères français, d'intervenir en Piémont. Contre vous les soldats croates ne combattront pas... Ils se souviennent que leurs pères ont lutté dans vos rangs... Vous ne savez pas quelle sympathie ces braves éprouvent pour vous et vos drapeaux républicains. Paraissez en Italie, et la dernière heure de l'Autriche aura sonné. »

Les Croates qui ont rédigé cette adresse, et qui rêvaient déjà de servir aux Français d'avant-garde et de guides sur la route de Vienne, étaient loin de s'attendre qu'en débarquant en Italie nos soldats y paraîtraient comme auxiliaires de Radetzki.

L'esprit de l'intervention moscovite révélé par un mémoire présenté à l'empereur Nicolas depuis la révolution de février.

En publiant la continuation de son travail sur le caractère et la portée de l'intervention russe, le comte Ladislas Teleki a eu l'heureuse fortune de pouvoir prouver ses assertions à l'aide d'une pièce diplomatique des plus curieuses. Il s'agit d'un *Mémoire présenté à l'empereur Nicolas depuis le 24 février par un Russe, employé supérieur des affaires étrangères.* Ce Mémoire a été mis en circulation à un très petit nombre d'exemplaires par M. P. de B. (Paul de Bourgoing, ancien ministre de France en Russie). Nous y trouvons les vues les plus ingénieusement russes sur l'action qui convient à la Russie en présence de la révolution européenne; et ces vues ne sont pas autre chose que le plan de conduite dans lequel le tsar vient d'entrer. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques uns des passages extraits par Teleki de ce précieux Mémoire.

« La Russie, dit l'écrivain russe, est avant tout l'empire chrétien : le peuple russe est chrétien, non seulement par l'orthodoxie de ses croyances, mais par quelque chose de plus intime encore que la croyance; il l'est par cette faculté de renoncement et de sacrifice qui sont comme le fond de sa nature morale. La révolution est, avant tout, anti-chrétienne; c'est là son caractère essentiel. Les formes qu'elle a nécessairement revêtues, les mots d'ordre qu'elle a toujours adoptés, tout, jusqu'à ses violences et ses crimes, n'a été qu'accessoire et accidentel. Mais ce qui ne l'est pas, c'est l'esprit anti-chrétien qui l'anime, et c'est lui aussi, il faut bien le dire, qui lui a valu sa terrible puissance. Quiconque ne comprend pas cela, assiste en aveugle depuis soixante ans au spectacle que le monde lui offre. »

« Heureusement, s'écrie le diplomate, après avoir développé cette thèse mystique, heureusement il y a sur le trône de Russie un souverain en qui la pensée russe s'est incarnée : et dans l'état actuel du monde, la pensée russe est la seule qui soit assez en dehors du milieu révolutionnaire pour pouvoir apprécier sainement les faits qui s'y produisent.» Nous traversons de belles dissertations dans lesquelles l'auteur du mémoire russe essaie de démontrer que si l'Allemagne est aujourd'hui dans l'anarchie, c'est qu'elle n'a pas suivi assez dévotement son ancien système d'alliance avec les tsars; que la Russie peut seule lui apporter l'unité; que si les Slaves de Bohême et d'Illyrie ont un avenir, ce n'est que par le protectorat du tsar, protectorat qui peut seul leur donner l'objet de leurs vœux, la nationalité. Enfin nous passons à la conclusion que voici :

« La Russie, pays de foi, ne manquera pas de foi dans le moment suprême. Elle ne s'effraiera pas de la grandeur de ses destinées et ne reculera pas devant sa mission.

» Et quand cette mission a-t-elle été plus claire et plus évidente? On peut dire que Dieu l'écrit en traits de feu sur ce ciel noir de tempêtes. L'Occident s'en va; tout s'écroule, tout s'abîme dans une conflagration générale : l'Europe de Charlemagne, aussi bien que l'Europe des traités de 1815, la papauté, le catholicisme et le protestantisme, la foi depuis longtemps perdue et la raison réduite à l'absurde, l'ordre désormais impossible et sur toutes ces ruines amoncelées par elle, la civilisation se suicidant de ses propres mains ! Et lorsque, au-dessus de ce naufrage immense, nous voyons comme une arche sainte surnager cet empire plus immense encore, qui donc pourrait douter de sa mission? Est-ce à nous, ses enfants, de nous montrer sceptiques et pusillanimes? »

On peut relire le dernier manifeste du tsar; on le verra également empreint d'une forte teinte religieuse; il sent l'inspiration directe de ce mémoire, si bien approprié

pour agir sur les multitudes ignorantes qui composent le troupeau du *pasteur orthodoxe*. Nous félicitons M. Teleki d'avoir relevé et signalé cette publication. Elle est de nature à en apprendre plus à la France que tous les commentaires sur la portée de l'intervention russe. Comme M. Teleki le fait observer à bon droit, l'intérêt de la révolution est ici directement aux prises avec son ennemi; l'intérêt russe; il faut que l'un ou l'autre périsse dans la lutte; il faut que les idées modernes de la liberté et nationale et religieuse triomphent, de Paris à Varsovie, ou que les idées anciennes incarnées dans la Russie prennent le dessus de Varsovie à Paris.

La France, se reposant sur ses souvenirs de gloire et endormie dans son ignorance invétérée ou peut-être pétrifiée dans le sentiment bourgeois qui la domine depuis 1830, n'a pas encore bien compris toute la profondeur de l'alternative posée par Napoléon. La Russie, bien autrement instruite des choses de l'Europe, bien plus patriotiquement attentive au succès de sa politique, effroyablement calculée dans son iniquité, a merveilleusement senti la force de la situation qui lui est faite par notre indifférence. La Russie, qui ne peut vivre que par le despotisme, a jugé que le moment était venu pour elle de jouer le tout pour le tout; elle a relevé avec un orgueil mystique le défi que les événements lui ont porté. Et voici qu'elle vient, en agitant son drapeau, répéter à nos oreilles la parole plus profonde que tous les protocoles des diplomates de notre temps : *Républicaine ou cosaque*.

Pour notre part, depuis l'intervention, nous ne sommes plus seulement des slavistes qui voyons dans les questions danubiennes l'intérêt de tel ou tel peuple cher à nos cœurs; nous sommes des citoyens qui nous alarmons des défis jetés à notre pays, sans qu'il les relève. Nous sommes des démocrates attristés de toute l'audace qu'on permet au Moscovite, et de la complaisance avec laquelle l'Europe civilisée lui cède le pas sur la scène du monde, naguère encore occupée par la France. X.

NOUVELLES DIVERSES.

— On nous communique sur M. le général Rybinski une note, dont nous croyons devoir donner à nos lecteurs les extraits suivants :

« M. Rybinski, dernier commandant en chef de l'armée polonaise, est revenu à Paris de son voyage en Italie. Nous sommes fondés à croire que le général Rybinski a fait ce voyage dans un but politique et militaire, et sur l'appel un peu tardif des Italiens. Le général Rybinski a voulu examiner par lui-même les hommes et les choses. En cherchant à créer une armée polono-italienne, ses vues embrassaient la Toscane, Rome et surtout Venise, si heureusement placée pour relier entre eux les mouvements militaires des Italiens, des Hongrois et des Slaves. Mais la défaite inattendue de l'armée sarde, la soumission de la Sicile et l'invasion autrichienne dans la Toscane sont venus déranger tous les plans d'organisation des Polonais, amis de la cause italienne. Ce qui a principalement déconcerté le général Rybinski, c'est l'approche de l'expédition française sous les murs de Rome. Ancien soldat de l'Empire, portant la décoration de la Légion-d'Honneur, qu'il a reçue de l'Empereur à la prise de Smolensk, le général Rybinski n'a pu se résoudre à combattre un drapeau si longtemps et si glorieusement uni à celui de la Pologne. Son cœur lui a fait une loi de sacrifier dans ce cas des avantages personnels assez brillants, et il s'est abstenu, non sans un vif regret, de tenter aucune diversion pour appuyer les opérations de l'héroïque armée hongro-polonaise.

» Cette conduite est d'autant plus significative, que les ministres français qui se sont succédé depuis le 24 février 1848 ont non seulement abandonné la cause polonaise, mais se sont étudiés à aigrir les Polonais d'une manière bien imprudente et peu politique. Désertant à l'envi les uns des autres l'intérêt et toutes les traditions de la diplomatie de la France, ils se sont donné pour mot d'ordre de jeter sur les Polonais les plus odieuses insinuations. Ils ont transporté leurs sympathies d'autrefois sur les assassins mêmes de la Pologne. Trahis par leurs amis, trompés si cruellement par l'Allemagne, les Polonais n'en exercent pas moins sur les destinée du monde une influence qu'il n'est pas sage de méconnaître ou de mépriser. Cependant tous les ministres qu'a eus jusqu'à présent la nouvelle République française ont tout fait pour détruire l'antique alliance franco-polonaise : s'ils n'ont pu encore réussir à la briser, ils y réussiront peut-être enfin, à la honte et au grand détriment de la France. »

— L'*Abeille du Nord*, le journal officiel et tout particulièrement chéri de S. M. Nicolas, parlant du dernier manifeste de cet empereur, dit :

« Nos tsars bien-aimés sont pour la seconde fois investis par la Providence de la mission de régler les destinées du monde civilisé... Il y a trente ans, nous eûmes déjà à lutter contre vingt peuples divers que conduisait le premier guerrier du siècle. Cependant nous ne perdîmes pas courage : que pouvons-nous craindre aujourd'hui? Ce ne sont pas des armées régulières et disciplinées, ce sont des bandes de scélérats avides seulement de pillage, que nous allons combattre... Quand même Dieu permettrait que la guerre se traînât en longueur, le triomphe de la Russie n'en est pas moins inévitable, et sa gloire n'en sera que plus grande. Pour la seconde fois, la Russie restituera ses autels au Très-Haut, leurs trônes aux rois, la paix aux peuples; et elle sauvera ses ennemis mêmes des angoisses de l'anarchie. »

— On parle vaguement d'un corps de troupes maghyares qui se dirigerait sur Trieste. Le plan des chefs hongrois serait-il de se frayer un chemin vers l'Italie? Voudraient-ils prévenir l'attaque de Radetzki, en allant eux-mêmes à sa rencontre? Peut-être veulent-ils raviver, par un secours efficace, l'insurrection italienne, et s'assurer ainsi, sur leurs derrières, une diversion précieuse qui leur permettra de tourner ensuite sans inquiétude toutes leurs forces d'attaque vers les Karpathes polonais et la Russie.

— Le Divan turc paraît sentir plus que jamais la nécessité de se rallier les Slaves. Dans une lettre qu'il vient d'adresser au prince Alexandre de Serbie, le sultan le remercie cordialement de sa loyale conduite et l'engage à lui faire savoir ce que la Porte pourrait faire en faveur des Serbes. Mais, à côté de ces nobles démarches dont on peut la féliciter, la Porte en fait d'autres inspirées par un esprit déplorable, dans le but de châtier les patriotes valaques pour leur participation à l'insurrection de Bukarest. Nous savons que ces rigueurs sont demandées impérieusement par la Russie; mais la Porte doit faire preuve de bon sens en ne s'y prêtant pas. La Porte devrait employer tous les moyens de se faire pardonner par les Valaques la convention signée contre eux à Balta-Liman.

— Le journal autrichien, le *Lloyd*, raconte dans le plus grand détail les cruautés commises par les soldats prussiens contre les réfugiés polonais, leurs antagonistes aux barricades et à l'assaut de la malheureuse ville de Dresde. Dix-huit d'entre eux, trouvés dans les combles de l'hôtel de Saxe, ont été plantés sur des baïonnettes, et présentés ainsi à la foule consternée. Partout où la liberté succombe, on est sûr d'y trouver parmi les victimes des Polonais, sur lesquels s'acharnent tout spécialement les sicaires de l'absolutisme.

— La guerre de Hongrie semble destinée à user successivement tous les généraux de l'Autriche. Le feld maréchal Welden, successeur de Windischgrætz, est révoqué du commandement en chef, et remplacé à la tête de l'armée par le général Haynau, le barbare vainqueur de Brescia. Quant au vieux Radetski, sous prétexte que sa présence est nécessaire en Italie, il refuse d'aller se mesurer avec des rivaux tels que Georgey et Dembinski. Il craindrait d'y perdre ses lauriers.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)